

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (52) 15 C^{MES}

BUREAU RUE DE LA LIBRAIRIE

A PROPOS DU CARNAVAL.



ÉTUDIANTS LIBERAUX

CONFERENCE NEUJEAN

UN DÉGUISEMENT QUI A EU DU SUCCÈS !

ABONNEMENT :
Un an fr. 6 00
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

La ligne fr. 1 00

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 1 00

On traite à forfait.

CHRONIQUE.

Il en est de certains sujets de chroniques comme des questions politiques ; on a beau ne point les aimer, il faut toujours que l'on y revienne.

Le carnaval est au nombre de ces machines à répétition. Tout chroniqueur qui sait vivre, doit nécessairement exécuter, à l'époque voulue, quelques variations sur ce thème connu. Il a toujours, il est vrai, la ressource de refaire la même chronique — ce qui est une des bonnes traditions de la presse — mais cette suprême ressource est une de ces choses excellentes dont il ne faut pas abuser.

Moi-même — faut-il l'avouer ? — j'avais l'intention de copier mot par mot la chronique, que l'an dernier, je publiai à cette même place dans la même circonstance ; seulement, comme c'eût été la quatrième fois que j'aurais servi, à peine réchauffée, cette chronique carnavalesque, le lecteur aurait fini par la trouver mauvaise — à moins toutefois qu'il n'eût commencé par là, ce qui eût été une preuve de goût.

Qu'on ne croie pas, cependant, que cette entrée en matière (qui m'a fait gagner vingt lignes) soit un moyen que j'emploie pour arriver tout doucement à lancer à ce pauvre carnaval les classiques malédictions dont on l'abreuve depuis si longtemps.

Je l'avoue, à ma honte, j'aime le carnaval ; non pas que j'éprouve un grand plaisir à voir des messieurs s'agiter sous de faux nez — le spectacle des hommes politiques me suffit amplement sous ce rapport — mais parce qu'en temps de carnaval, on néglige un peu la politique et même les affaires, pour se rappeler que l'on n'est pas sur la terre uniquement pour s'abrutir — ou pour abrutir ses semblables.

Il arrive même qu'en ces temps bénis on découvre un homme politique gai, et un magistrat spirituel. On m'a même affirmé qu'en 1847 un doctrinaire — sous l'influence du carnaval — s'était révélé comme un homme généreux et désintéressé, mais la vérité m'oblige à ajouter que ce fait étrange n'a jamais été bien prouvé.

Et puis, je vais en faire l'aveu au risque de ne plus parvenir à me faire prendre au sérieux. J'aime surtout le carnaval parce qu'il augmente, dans d'énormes proportions, le nombre des jolies femmes — pour une nuit, il est vrai, mais c'est toujours cela.

Il est, en effet, curieux d'observer combien le masque, qui rend grotesque la plupart des hommes, fait croire à la beauté de la femme qui le porte. Dès le moment où elle est un tant soit peu bien faite, une femme, fut-elle même ce qu'on appelle à la cour un « laid chameau », a, sous le masque, une allure piquante. C'est ce qui explique pourquoi, dans les bals masqués, — j'entends les bals publics — sur le coup de onze heures, un vingtième des femmes ôtent leurs masques. Celles-là sont jolies ou peuvent encore croire l'être. Quant aux autres, sauf de rares exceptions — par exemple, une princesse aventurée en ces endroits — méfiez-vous-en, imprudents, prêts à lui offrir quelques douzaines d'huîtres, sans vous compter — elles doivent être affreuses.

C'est pour n'avoir pas eu cette sage médiance qu'un de mes amis, homme sérieux, estimable, entaché de fonctionnarisme d'ailleurs, se vit, l'an dernier, la victime d'un atroce quiproquo.

Cet excellent homme, affligé d'une femme et d'une belle-mère qui l'empêchaient d'aller flâner dans les rues — ou ailleurs — passé neuf heures du soir, était arrivé, à forces de manœuvres savantes que de Molkhe lui-même n'eût pas désavouées, à se faire consigner à la porte de la chambre à coucher de madame. Désolé en apparence de ce sevrage prématuré — mon ami était jeune encore — il se retirait vers onze heures dans sa chambre, après avoir passé la soirée en famille. Seulement, une demi-heure plus tard il se levait sans bruit, sortait à pas de loup, gagnait la rue et s'en allait.

Si vous croyez que je vais vous dire où et pourquoi, avec des détails croustillants à la clef, vous vous trompez bigrement. Depuis qu'il est question de m'offrir une candidature au Sénat, je ne donne plus dans ces descriptions là.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il ne sortait pas ainsi incognito pour aller se faire photographier ou pour lire le *Journal de Liège*.

Or donc, l'an dernier, le mardi-gras, notre homme après s'être glissé comme d'ordinaire de la maison conjugale, se rendit chez un marchand de costume et, revêtu d'un Pierrot flambant neuf, se rendit d'un pied léger, au *Casino Grétry*.

Il était alors près d'une heure. L'animation battait son plein. Une cinquantaine de femmes avaient ôté leur masque. Les autres cachaient toujours soigneusement leur visage à tous les regards, mais laissaient parfois, dans l'enivrement de la danse, entrevoir autre chose — ce qui était certes une compensation.

Ce fut malheureusement à une des femmes toujours masquées que le pauvre Pierrot s'adressa. Très piquante, d'ailleurs, sous son costume de folie, la suave enfant paraissait de force à en faire commettre pas mal à un homme ardent.

Notre ami n'y résista pas et, après avoir échangé quelques serments, arrosés de champagne, nos deux tourtereaux se glissèrent dans une voiture de place qui les conduisit — toujours masqués — dans un restaurant *pschutt*.

Jusque là, les caresses échangées se bornaient à quelques serments de mains, et à deux ou trois baisers — aux bons endroits. Mais dans le discret cabinet où il avait fait servir un souper très *plan* (ô langue française ! où en es-tu ?) mon ami qui avait vainement prié sa conquête de se laisser admirer dans toute sa splendeur, craignit — enfin — d'être mal tombé et, d'un geste rapide, enleva le masque à sa compagne.

Horreur ! il soupait avec sa belle mère, laquelle était borgne, aveugle, grêlée — et touchait horriblement.

Mon pauvre ami est mort des suites de cette surprise — et le typhus qui avait bon dos en ce temps là, a encore été accusé de cet homicide dû simplement à l'imprudence de la victime, qui ne s'était pas assez défié des femmes qui restent masquées après minuit.

Puissent les générations futures ne pas oublier cet exemple !

CLAPETTE.

P. S. Je crois avoir un peu exagéré en disant que la belle-mère de mon ami était à la fois borgne et aveugle, mais enfin, elle était au moins l'un des deux.

Jeunesse d'à présent

L'Étudiant — organe de la jeunesse libérale universitaire — publiait hier un article dans lequel après avoir rappelé le beau temps où la jeunesse des écoles n'était pas encore atteinte de ce qu'Edmond Picard appelait dernièrement le « virus doctrinaire », l'auteur ajoute :

« Où sont donc les neiges, où plutôt les ardeurs d'autan ? *Lugete oculi mei* ! La doctrinomanie s'est abattue parmi nous : triste maladie qui, lorsqu'elle nous attaque à la fleur de l'âge, produit plus tard une dégénérescence du cerveau et du cœur compliquée d'hypertrophie abdominale.

« Parmi les malades, il en est qui le sont par hérédité. Le doctrinarisme leur imprègne le sang jusqu'au dernier globule. Ils naissent, végètent et meurent tardigrades. Pluignez-les, ô frères, car ils ne savent ce qu'ils sont.

« D'autres, n'ont pas su échapper à la contagion : beaucoup d'entre eux sont incurables. « Et d'abord les matins du parti. Ceux-là se rendent parfaitement compte de leur état. Mais comme les Abyssiniens qui ont le ver solitaire, ils entretiennent soigneusement leur mal qui, bien et dûment constaté, leur ouvrira la porte des hôpitaux qui s'appellent le Sénat, l'Académie ou la Banque nationale. A l'intérêt de ces messieurs, n'opposez pas des principes ; ils ne vous comprendront pas.

« Rien à faire non plus des bouddinés qui sont conservateurs par ps hutt. Ne vous adressez pas à leurs sentiments, car ces estimables... messieurs ont un gilet de flanelle à la place du cœur, à peu près comme cette tragédienne qui remplace les avantages absents par des serviettes pliées en quatre. (Voir *L'Étudiant* année 1884).

« Reste enfin une dernière catégorie : la plus nombreuse, il faut l'espérer : de braves garçons un peu effarouchés par le spectre

rouge, et qui n'ont qu'un tort : croire que le toupet du *Maître* leur montre la voie du progrès et de la gloire.

« C'est à ceux-là que nous devons parler. Notre devoir est de ranimer « ce vieux levain de démocratie qui couve dans le cœur des Jeunes, dignes de ce nom. »

« Disons leur : si vous comparez impartialement nos principes à ceux des esteries, cliques, clubs, cercles, groupes doctrinaires, nous sommes sûrs d'une chose : C'est que si vous ne nous ramenez pas l'âge d'or, vous nous débarrasserez au moins de l'âge d'Or.... ban. »

C'est absolument ce que nous avons dit.

Le Livre.

SONNET.

Lorsque l'homme des champs a labouré la terre
Qui doit le faire vivre, choisit le moment
Et parmi ses sillons il sème le pur froment
Qui sous un œil béni germe, grandit, prospère.
Il surveille avec soin la graine nourricière,
Car il sait qu'il ne faut qu'un oubli d'un instant
Pour y mêler l'ivraie à l'ombrage étouffant,
Qui détruit le bon grain, fruit d'une année entière.
E trivain, souviens-toi dans ton noble labeur,
Que tu dois ressembler au vigilant semeur,
A tes frères enfants, tu dois apprendre à vivre
Si tu veux les guider au chemin du bonheur,
Si tu veux leur salut veiller bien à ton livre
Et ne t'écarte pas du sentier de l'honneur.

BLANCO.

La civilisation drapée dans sa décadence.

FANTAISIE.

Il y a des philosophes désespérants — au cerveau tapissé de noir — qui pensent noir et perdent une bonne partie de leur existence à prévenir leur siècle qu'il marche vers l'abîme.

Espèces d'oiseaux de malheur, augures sombres et malades, pythoïsses malsaines, que chaque génération voit et subit, tachant de se persuader qu'ils sont meilleurs que les autres.

Ouvrez l'histoire. Chaque siècle a eu de ces vigies donnant l'alarme à propos de tout et à propos de rien.

« Le siècle est mauvais ! les mœurs se corrompent ! où nous mènera ce flot de débauches et de crimes ? »

Voilà leurs cris ! clichés vieux de quarante siècles, qu'ils tirent du coffre du passé pour les servir à leurs contemporains en guise de consolations.

Hé ! bon Dieu ! la vie est-elle là si gaie ? pour la semer de telles jérémiades.

Les mœurs s'en vont ! l'affaire ! laissez les partir ! ce n'est pas eux !

La vertu c'est comme le légume, elle a ses saisons, on la voit fleurir pendant cinquante ans et elle passe à se faner l'autre demi siècle.

Depuis qu'il y a sur terre des hommes et des femmes, cela se passe ainsi.

C'est une loi ! une fatalité... et quand le monde sera peuplé exclusivement d'anges et de vierges. Quand les quelques milliards de créatures qu'on veut bien appeler des frères seront devenus purs comme le ciel bleu, l'humanité n'aura plus sa raison d'être. Sans doute alors seront entendues les célèbres trompettes de Josaphat, le soleil ébloui de tant de splendeurs se voilera la face, il viendra des ailes aux enfants des hommes... ils se mettront à planer dans l'éther comme au cinquième acte d'une féerie.

L'âge d'or a fait son temps ! Les idylles, les bergères épousant des rois, la terre transformée en un séjour délicieux n'existent plus que dans l'imagination de quelques poètes tenaces.

Examiner les choses froidement, sans passion aucune, l'histoire est la brutale de vérité.

De tout temps on a traversé des époques de scepticisme et de licence, depuis Vitel-

lius il y a eu plus d'un empereur vorace et mauvais, il y a eu plus d'un peuple pourri jusqu'à la moëlle.

Et toujours la réaction s'est produite ! Près de chaque crime... un martyr. Près d'un cynisme... un héros. Qu'arrive-t-il ?

Ces grandes crises, ces révolutions, ces soulèvements, ces hauts-le-cœur, où l'on se tue voulant tuer le mal, où l'on se bat, où l'on joue du pavé et de l'échafaud.

Dans le sang, les nations s'épurent comme l'or au creuset.

On en revient à des mœurs policées et aimables, on quitte le débraillé du chenalpan, on s'essuie le visage, on reprend l'attitude correct, la robe blanche de la vertu.

Cela étant, à quoi bon tant s'en inquiéter ? Pourquoi suer sang et eau pour montrer aux autres leur erreur, pourquoi vouloir implanter à coup de poing vos idées dans l'esprit des autres ?

Le monde est ce qu'il est et il faut le prendre comme il vient, pourri ou non, bête ou sale, héroïque ou ridicule.

Mais non ! on s'amuse à s'engueuler ! chaque homme a un parti qu'il croit meilleur que celui de son voisin, il saute à la gorge de ce pauvre diable et tout en le rossant, tout en le tuant par mille coups d'épingle, il lui dit : Mais mon cher ami ! vos doctrines sont funestes ! je suis la vraie lumière, moi homme ! et je n'entends pas que vous fassiez l'office d'écran pour empêcher cette lumière de se propager s. g. n. d. d. !!!

C'est ainsi qu'on procède : les partis se forment, chacun gardant la pensée intime d'être dans le vrai, le tiède celle de l'efficacité de ses opinions, l'ardent aussi, aussi l'avancé, l'extrême, le forcené !

Où donner tête ? à qui demander conseil ? avec qui faut-il crier ?

Interrogez le philosophe ! demandez-le à votre intérêt, ils vous répondront par le mot de cet immortel Pickwick de Dickens : Criez avec les plus forts !

Les plus forts ! cela m'a fait souvent rêver !

On n'est pas longtemps le plus fort ici-bas ! et ceux qui crient en sont réduits à changer bien souvent de musique !

Les théories passent... et les croyants restent.

Il vient des hommes comme Fourier et Saint-Simon, qui prêchent la réhabilitation de la chair, les peuples perdent leur vertu légendaire : la patience et briguent la puissance et l'autorité.

Sous prétexte d'être libre, on se fait esclave d'individus qui bifent d'un coup de plume les rois, les frontières et les patrimoines !

On se lance un peu à l'aveuglette dans la première morale venue.

Et voilà !!!

C'est la chose la plus naturelle des choses possibles.

Je ne m'en suis jamais effrayé, je prise peu ces déclamateurs lugubres, ces prophètes en deuil débitant leurs toasts funèbres dans ce bouquet de la vie qui n'est déjà pas très amusant par lui-même.

Que le vice se promène aujourd'hui en vainqueur. C'est très possible, mais il s'est promené tant de fois ! l'histoire a inscrit tant de ses victoires ! que c'est avec la sérénité d'un lac bleu que je le regarde faire.

L. HILARÉS.

Causerie Scientifique.

I

— Oni, messieurs, poursuivait le professeur Vattieroff, docteur de la faculté de Moscou, la prétendue invention du sieur Schreibern, en 1846, invention que la Dite germanique eut la noblesse de payer fort cher, n'était qu'un corollaire de celle du savant français Braconot, laquelle remonte à 1832. Ce prétendu fumicoton qui devait détrôner la poudre n'est qu'un produit simi-

laide de la cytoline, laquelle peut se préparer aisément avec toute matière ligneuse. Les propriétés sont les mêmes : impuissance de l'eau à décomposer le produit, qui, une fois séché, recouvre toutes ses propriétés explosives ; — combustion ne laissant derrière elle aucun produit appréciable ; — force brisante qui est, pour la conservation des armes, un continuel danger ; — enfin, rapidité telle dans l'inflammation qu'on en peut faire flamber un fragment appréciable sur la peau sans en éprouver la moindre brûlure.

Et, pour confirmer son dire, le professeur Wattferoff prit dextrement un morceau de coton trempé par lui, un instant auparavant, dans de l'acide azotique aux conditions exigées par l'expérience, le plaça dans la paume de sa main gauche et en approcha une allumette. La boule blanche fit *Pchitt!* et un petit flocon de fumée en monta qui s'évanouit immédiatement dans l'air. Alors le savant frotta gaiement ses mains l'une contre l'autre pour prouver qu'il n'avait éprouvé aucune incommodité de cette opération.

Au même instant, un homme se frappa le front et se leva si brusquement que sa chaise tomba en arrière avec fracas, puis bousculant sur son passage tous les tranquilles auditeurs de la conférence à laquelle il semblait assister jusque-là avec indifférence, s'esquiva en laissant la porte grande ouverte, ce qui fit circuler dans la salle un zéphyre chargé d'éternuements.

— Il y a vraiment, de par le monde, des gens bien mal élevés, dit le professeur Wattferoff, en réprimant à grand-peine un commencement de coryza.

— Je vous demande un peu ce que ce matelot venait faire ici! ajouta son appariteur Ignaroff.

II.

Pourquoi, en effet, le capitaine Yvan Peteroff, de la marine marchande, avant de reprendre la mer dans quelques jours, était-il entré à la conférence du professeur Wattferoff? Ce n'était pas, je dois vous l'avouer, par amour de la science, mais simplement parce qu'il avait eu froid dans la rue et n'avait plus sur lui assez d'argent pour se procurer une distraction plus dans ses goûts. Fidèle à l'usage des gens de son état, il venait de manger, dans une seule bordée, tout ce qu'il n'avait pas bu de l'argent acquis dans une pénible traversée; d'autant que cet homme d'airain avait eu à se consoler d'un chagrin d'amour, ce qui se fait presque toujours aux dépens de la vessie et de l'estomac, chez les hommes, tout au moins, qui n'ont pas à leur disposition les ressources de la poésie lyrique. Donc Yvan Peteroff était entré là pour s'asseoir au chaud et dégriser le dernier caviar qu'il avait arrosé d'hydromel. Mélancolique, il n'avait guère écouté le bavardage scientifique du docteur, mais, lui ayant, on ne sait pourquoi, prêté une vague attention, juste à l'endroit où j'ai commencé de le reproduire plus haut, l'expérience pyrotechnique qui en avait été la conclusion avait traversé son esprit d'un trait de lumière et jeté un jour inattendu sur la mystérieuse aventure qui avait compromis inopinément son bonheur. De plus, elle inspirait à son patriotisme le devoir d'une révélation immédiate à la police de son légitime souverain.

Voilà pourquoi Yvan Peteroff était sorti comme la foudre, laissant entrer à sa place, par l'huis demeuré béant, un escadron de rhumes de cerveau.

III.

Il était rouge comme une pivoine quand il entra dans le cabinet du haut fonctionnaire dont il avait sollicité une audience immédiate au nom de la sûreté de l'empereur. Celui-ci, d'un ton impératif, l'engagea à s'expliquer brièvement.

— C'est que, lui répondit Yvan Peteroff, en balbutiant, il est nécessaire que je vous conte, par le menu, tout ce qui m'est arrivé. Vous jugerez ensuite si chaque détail n'avait pas son prix.

— Comme il vous plaira, riposta l'homme aux favoris en éventail en allumant un énorme cigare, et en croisant ses longues jambes avec un air de résignation.

— Donc, j'allais me remettre en route pour Copenhague où, depuis vingt ans, j'écoule un nombre considérable de marchandises, et suis considérablement estimé; car je puis me vanter d'y alimenter, à peu près à moi seul, le commerce de la cotonnade et du thé. Je parlais, je l'avoue, plus satisfait encore que de coutume, car j'allais revoir Christiane, ma fiancée, une jeune personne qui a des cheveux couleur de lune, et dont les formes appétissantes...

— N'insistez pas, dit l'homme de police avec une dignité froide.

— Soit! Son père, le révérend Mathiesen, un des bourgeois les plus considérés de la ville, m'avait positivement promis sa main et je lui apportais les cadeaux d'usage. Mais j'avais encore une autre raison d'être content. Deux jours avant mon embarquement, il m'était arrivé ce que j'appellerai volontiers une bonne fortune commerciale. Six balles de coton m'avaient été vendues dans des conditions et à un prix exceptionnellement avantageux que j'avais absolument raison de me réjouir. Dans la nuit de mardi à mercredi, de mercredi à jeudi, de jeudi à vendredi, j'ai vu une allumette.

— Je l'ignorais. Aussi, entrainé par ma méchanceté, en relations avec deux hommes fort bien, ma foi, qui me déclarèrent qu'é-

tant obligés de vider immédiatement un local où ils avaient des approvisionnements, ils m'en cédaient une partie pour presque rien, à la condition de l'enlever au plus vite.

— Combien de temps de cela?
— Six mois.
— Jusque au moment où je faisais faire des perquisitions! Continuez, Peteroff.
— J'achetai donc à ces deux inconnus six balles de coton d'une admirable qualité et dont je me promis de faire présent à mon futur beau-père, pour ne pas profiter seul et égoïstement d'une pareille aubaine. Je les embarquai sans tarder et je fis force de voiles, impatient de revoir Christiane dont la gorge et les hanches rebondies eussent fait trébucher la vertu de saint Antoine lui-même...

— Passez, Yvan!

IV.

J'eus quelques désagréments en route, continua le marin. Dans un coup de tempête mes six balles furent considérablement mouillées. Mais nous étions en plein été et quelques jours de soleil les séchèrent admirablement. Je fus reçu à bras ouverts par l'excellent Mathiesen qui se montra on ne peut plus touché de mon attention.

— Je veux, me dit-il, que le jour où nous célébrerons les accords définitifs, nous soyons tous vêtus de ce coton merveilleux et je vais, à cet effet, le faire travailler, au plus tôt, par les plus habiles ouvriers de la cité.

Je sentis tout ce qu'il y avait de délicat dans cette pensée et j'en fus ému jusqu'aux larmes. Christiane ne dissimula pas sa joie d'avoir une robe neuve et me remercia d'un regard que je n'oublierai jamais. Car j'avais omis de vous dire que le vertueux Mathiesen était d'une sordide avarice et le plus grand crasseux qui fût au monde. Mais cela n'est pas un défaut chez un beau-père; c'est, tout au contraire, une garantie d'héritage qui ne mérite aucun mépris.

Le grand jour était venu. Toute la famille dans laquelle j'allais entrer était revêtue de coutils magnifiques et, le temps étant superbe, tous les concitoyens du révérend Mathiesen purent s'extasier sur la promenade, en voyant passer mes somptueux cotons sur son dos. Toutes les petites camarades de Christiane enragerent en s'avouant qu'elle n'avait jamais été plus belle que dans ce costume d'un goût vraiment exquis. Le repas fut excellent, non par la qualité ni la quantité des plats, qui étaient insuffisants et mal préparés; mais par la belle humeur qui y régna. Car Mathiesen n'était chiche que d'argent et dépensait volontiers sa gaieté en compagnie. Il fut décidé qu'on dînerait, après dîner. Je m'en réjouis fort, espérant prendre, sous le patronage de Terpichore, quelques agréables libertés à l'endroit de la taille de Christiane.

Un des oncles de ma fiancée savait jouer du violon. Il monta sur une table et, conformément à l'usage du pays, nous formâmes, pour commencer, une ronde immense, en nous tenant les mains, puis nous nous mîmes à tourner avec une rapidité vertigineuse, en tendant nos bras pour nous maintenir ensemble. C'est alors, monsieur, que se passa une chose dont le souvenir fait encore dresser mes cheveux sur ma tête.

— Achève Yvan.

— Christiane, dans ce mouvement fou, ayant frôlé de trop près une lumière avec sa jupe, un *Pchitt!* formidable s'exhala de tous les membres de la ronde qui, comme les apôtres le jour de la Pentecôte, furent couronnées d'une flamme rapide suivie d'un peu de fumée aussitôt évanouie. Alors je vis, avec stupeur, un spectacle vraiment bien inattendu, à savoir, toute ma future famille, y compris ma fiancée, subitement dépouillée de ses vêtements et dansant toute nue. Notez qu'on était lancé dans un épouvantable tournoiement, qu'il fut impossible de s'arrêter tout de suite et que pendant plusieurs minutes encore, ce groupe de dieux olympiens improvisés continua de s'agiter en hurlant de surprise et de colère.

Moi je contempiais hébété les formes admirables de Christiane, quand un coup de pied formidable m'étendit sur le parquet. C'était le père Mathiesen, furieux, qui croyant à une abominable fumisterie de ma part, me donnait mon congé.

V.

— Que concluez-vous de là? demanda le policier aux longs favoris.

— Ce que j'en conclus! répondit Peteroff avec vivacité. J'en conclus que le coton qui m'avait été vendu était du fulmicoton préparé suivant la formule du docteur Schenkein, et, qu'à Mortora, existe un entrepôt de matières explosives destinées à faire sauter les palais impériaux. Les hommes qui me l'avaient livré étaient des conspirateurs qui, traqués par vous, avaient voulu faire disparaître les traces de leur coupable industrie.

— Fort étonnant et bien déduit, en effet, dit à voix basse le haut fonctionnaire. Je vais faire partir pour la Sibirie tous les propriétaires du port, pour leur apprendre à jouer leurs immeubles à de pareils galvaudeux.

Disant cela, il jeta son cigare et, en prenant un autre dans sa poche, il approcha une allumette.

— Bonne!

Une épouvantable détonation retentit et un nuage de fumée remplit la pièce.

Quant Yvan Peteroff, abasourdi, reprit ses sens, il aperçut un spectacle affreux. Son interlocuteur avait complètement disparu, évaporé comme une goutte d'éther; mais ses vêtements intacts, son bel uniforme et ses hautes bottes étaient demeurés à leur place, sans avoir même été froissés par cet accident.

— Que la chimie est une belle chose! s'écria le marin.

Et il retourna philosophiquement à la conférence du célèbre professeur Wattferoff.

Armand SILVESTRE.

BERQUIN à ZOLA.

Mon doux Zola, je viens de clore
Ton *Pot-Bouille* et je veux ici,
Sortant d'un nuage de chlore,
Te dire doucement: merci.

Puisque — c'est la règle suprême —
Les réactions ont pour loi
D'aller d'un bond jusqu'à l'extrême,
Après toi, c'est mon tour, à moi.

Vive le fade après l'obscène?
Place à mes bouquins vermoreux,
Pauvres vieux qu'on jette à la Seine,
Puisque les quins n'en veulent plus?

O mon doux Zola je m'enivre
D'un espoir désormais certain:
Ton *Pot-Bouille* fera revivre
L'œuvre de madame Cottin.

On verra Florian se vendre
Sur le boulevard; les voyous
Hurleront: La carte du Tendre,
Messieurs, dix centimes, deux sous!

On aura soif de limonade,
Et les lecteurs, cherchant l'oubli,
Auront des rêves de panade
Et des rages de patchouli.

Les confitures de Charlotte
Sortiront de leurs vieux recoins.
Dans les feuillets, *saperlotte*
Sera remplacé par des points.

Et la pauvre Europe, enchantée
De changer enfin de goût,
Aimera ma crème foncée,
Maître au sortir de ton égout.

GASTON JOLIVET.
(Rien de Michel Strogoff.)

Qui qu'a fait ça? nouvelle polka-mazurka, par DD. MEURON. Grand succès?

A coups de Fronde

On a vu le joli projet de loi sur la réserve nationale, présenté par le ministre Frère-Orban et C^e.

D'une part l'armée active, c'est-à-dire l'armée de tous les pauvres diables qui n'ont pu se faire remplacer, d'autre part l'armée de réserve, composée de tous les heureux mortels qui ont pu se faire remplacer.

C'est toujours le même système — le seul d'ailleurs qui s'allie au régime censitaire. Les meurt-de-faim d'un côté, les gens ayant le sac de l'autre.

En temps de guerre on enverra les meurt-de-faim se faire massacrer et l'armée de réserve, c'est-à-dire l'armée des fils d'électeurs, sera mise avec soin « en réserve » dans une place où elle ne courra aucun danger sérieux.

Quelles belles choses décidément produit le régime censitaire!

La *Gazette de Liège* attaquait samedi les agents de change de Liège, parce que ceux-ci, pour le bal d'enfants qu'ils donnent demain à la Bourse, ont réclamé le précieux concours des demoiselles Reuters.

Des danseuses! quelle horreur! s'écrie la *Gazette*.

Ah ça, la *Gazette* aurait-elle donc voulu que l'on choisît des petits frères pour diriger les ébats des enfants?

C'est alors que les parents auraient été inquiets.

Question de principe.

Je demande au lecteur la permission de lui parler d'un minuscule différend survenu entre M. Ruth, l'intelligent directeur du *Pavillon de Flore*, et un des collaborateurs du *Frondeur*, l'auteur de la critique de *François les bas bleus*, publiée dans le *Frondeur* d'il y a quinze jours.

Si ce différend n'intéressait que le *Frondeur*, je n'en parlerais même pas, mais, comme il s'agit d'examiner une question de principe, je crois devoir m'expliquer en deux mots.

Voici la chose : La semaine dernière, mon collaborateur se présentait au *Pavillon de Flore* pour occuper la place, mise à sa disposition par le directeur, depuis le commencement de l'année, quand un employé lui déclara, au nom de M. Ruth, que sa place lui était retirée, son article ayant déplu à la direction.

L'employé ajouta que M. Ruth avait

déclaré que cette décision était exclusivement prise à l'égard de mon collaborateur et qu'il y aurait toujours un fauteuil à ma disposition.

Inutile d'ajouter que je me rends absolument solidaire de mon collaborateur et que je refuse les présents d'Artaxercès — c'est-à-dire le fauteuil de M. Ruth.

Je n'ai cependant pas vu *François les bas bleus* — pièce que mon collaborateur a trouvée mauvaise — mais peu m'importe. La question n'est pas là, pour la bonne raison que je ne puis admettre que M. Ruth, ou un directeur quelconque, sous prétexte que des places sont accordées gratuitement à la rédaction du journal, ait le moindre droit de censure sur les articles publiés dans le *Frondeur*.

Nous ne sommes nullement les obligés de M. Ruth parce que celui-ci veut bien mettre à notre disposition des places dont nous usons d'ailleurs bien rarement. Ces places nous sont simplement données en échange, c'est-à-dire en *payement*, de la réclame faite au *Pavillon de Flore*, soit par l'annonce des spectacles à la fin du journal, soit par les quelques lignes que l'on peut insérer dans le corps du journal pour annoncer une représentation importante. Mais quant à l'opinion que nous pouvons exprimer dans le journal, elle est absolument indépendante de cette affaire commerciale et si M. Ruth veut jouer les Victor Koning en province, si en échange de l'octroi d'une place de deux francs, nous devons trouver tout adorable chez lui, depuis les opérettes jusqu'à la caisse roulante, en passant par le souffleur et les consommations, pas d'affaire.

Le *Frondeur* qui, à défaut d'autre mérite, a au moins celui de dire toujours ce qu'il lui plaît de dire — c'est-à-dire ce qu'il pense — n'est pas, M. Ruth peut m'en croire, à vendre pour quarante sous — ni pour davantage.

J'ajoute que c'est la première fois que pareil fait se produit. Déjà il nous est arrivé de critiquer, lorsqu'il s'agissait du Théâtre royal, non pas une pièce ou un artiste, mais la direction elle-même — et jamais un directeur — pas même Girard 1^{er} qui n'était pas aimable tous les jours — n'a eu la prétentieuse idée de rétablir la censure pour son compte.

Evidemment, je n'en veux pas à M. Ruth pour si peu. Désormais, s'il veut user de la publicité du *Frondeur*, il payera à la ligne suivant le tarif ordinaire et, de notre côté, quand nous voudrons assister à une représentation au *Pavillon de Flore*, nous payerons nos places; comme cela, il n'y aura plus de malentendu possible.

CLAPETTE.

Théâtre Royal.

La représentation organisée au bénéfice de M. Badiali, n'avait pas attiré hier au Théâtre royal un public nombreux. Cet artiste, cependant, méritait mieux.

On a revu avec plaisir le *Postillon de Longjumeau*, une œuvre charmante que l'on met trop rarement en scène à Liège et dans laquelle Mme Fleury-Pillard, MM. Maïre, Parry et Badiali ont su se faire applaudir. La *Princesse des canaries*, toujours très lestement enlevée, plaît beaucoup et pourrait bien fournir une longue carrière.

Mardi prochain, reprise de *Haydée*. Enfin, après la représentation de M^{lle} Albani et aussi — ceci n'est pas encore officiel, mais on en parle — un second grand bal masqué à la Mi-Carême, trois représentations du *Maître de Forges*, avec la troupe du Gymnase de Paris — rien que cela.

Ces représentations auront lieu les 26, 29 mars et 2 avril.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 2 mars 1884

Faust, grand opéra en 5 actes et 10 tableaux.

Le Cousin de Rosette, pièce en 1 acte.

Lundi 3 mars 1884

La Favorite, grand opéra en 4 actes.

La Princesse des canaries, opérette en 3 actes et 4 tableaux, musique de Ch. Lecocq.

Représentation de Madame Albani.

Prix des places : loges avec salon, fr. 12; premières loges balcon, fr. 12; premières loges 1^{er} rang, fr. 12; loges, fr. 12; fauteuils d'orchestre, fr. 12; balcon, fr. 10; premières loges de 2^{ème} rang, fr. 12; stalles, fr. 8; parquets, fr. 6; paterne, fr. 4; secondes loges, fr. 4; amphithéâtre des secondes, fr. 3; troisièmes loges, fr. 2; amphithéâtre, fr. 1.

Théâtre du Gymnase.

Direction : G. REY DE BLAYE.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 2 mars 1884

Jeanne d'Arc, pièce historique en 5 actes.

Le Petit Abbé, opérette en 1 acte.

Les Femmes terribles, comédie en 3 actes.

CASINO GRÉTRY

Dimanche 2 mars

Grand Bal

PARÉ, MASQUÉ & TRAVESTI

Eclairage à giorno. — Orchestre de 40 musiciens, sous la direction de M. Lefay.

Le Restaurant sera ouvert.

Entrée : cavalier, 3 francs ; dame, 2 francs.

BALZA, professeur d'écriture, professeur du Cercle Saint-Georges et du Conservatoire. Leçons particulières s'adresser au local du Cercle Saint-Georges, Café des Mille Colonnes.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étève, 12.

BOULEVARDE DE CARNAVAL

CROQUIS



JE T'EN PRIE... SIMON
MARI NOUS VOYAIT!...
MAIS NE CRAINS RIEN
PUISQUE JE TE DIS QU'IL
EST AVEC MA FEMME!



TU SAIS MON VIEUX JE TE CONNAIS...
AH! TU ME CONNAIS! MAIS ALORS QUE
PAYES-TU?



(ENTENDU A LA RENOMMÉE)
"AWAI FRÈ DE TIMPS QUI COURT CEST
MALHÈREV D'ÈS PAUV!"



IL Y A QUELQUE TEMPS C'EST ÉTÉ UN COSTUME
DE CARNAVAL TRÈS CÔQUASSE.



C'EST ÉGAL ON S'EST RUDEMENT AMUSÉ.